L'Eglise.

Le matin verse sa fraîcheur
Sur la campagne de lumière ;
Au bout de la prairie en fleurs
—L'Eglise est claire.

Midi rayonne ardent et beau ;
Droite tombe la clarté franche
De l'Astre qui semble un flambeau.
—L'Eglise est blanche.

Le Jour baisse son ostensoir
Et le couchant doucement pose
Son baiser sur le front du Soir.
—L'Eglise est rose.

Et la Nuit au casque étoilé
Recouvre de son manteau d'ombre
Les reliefs des bois et des près.
—L'Eglise est sombre.

Les bruits sont morts après les [bruits,
Mais, quand toute chose sommeille ;
Debout dans les jours et les nuits
—L'Eglise veille !

Mondanités.

Le bal de Mithras aura lieu à l'Opéra demain soir.

M. et Mme Henry P. Dart donneront un dîner danse mardi après-midi en l'honneur de leur fille, Mlle May Dart.

Mardi après-midi, Mme John W. Philips donnera une partie de "bridge-whist" au Country Club en l'honneur de Mme George Lyons et de Mme Kennedy Owen.

Mlle Louise Harral donnera un souper-buffet mercredi.

Le même jour un lunch sera donné par Mlle Eliza Harral.

Le mariage de Mlle Marie Génerelly avec M. André Lafargue sera célébré à une messe nuptiale en la cathédrale St-Louis, jeudi matin à sept heures et demie. Les amis des deux familles sont invités à assister à la cérémonie.

Les Elfes d'Obéron donneront leur bal annuel à l'Opéra Français, jeudi soir.

Vendredi, troisième "midwinter cotillon."

Le Col. et Mme Hugues de la Vergne donnent un dîner mercredi prochain. Lundi dernier, M. et Mme de la Vergne ont réuni quelques amis à un dîner charmant. La table, qu'occupait au centre un surtout en baccarat garni de fleurs et de bonbons, était ornée à ravir d'oeillets roses et de muguet. Les bougies, bonbons et gâteaux étaient roses, la couleur dominante des décorations

M. et Mme Harry Howard ont fait des invitations pour une réception de quatre à six heures cette après-midi pour rencontrer Mme Nordica.

Les Geographics se réuniront mardi, à la résidence de Mme George Denègre.

Mme John M. Heyn a donné, mardi, un lunch suivi d'une partie de "bridge whist." La maison était décorée de palmes, de fougères et de roses rouges et blanches. Les prix ont été gagnés par Mme Gus Olivier, Mlle Kate Salter et Mme R. Barrow.

Très brillant comme toujours, le cotillon du Louisiana Club qui a été dansé dans les beaux salons de ce club, mercredi soir, sous la direction de MM. C. H. Hyams, Jr, Jefferson McMillan et J. H. Menge, Jr, qui ont introduit de nouvelles et charmantes figures. Ont pris part à la danse : Mlles Carrie Hayward, Verdie Stanton, Gertrude Monroe, Janet Ford, Sallie Pugh, Hélène Mauzy, Barrow de Kentucky, Edith Aiken, Daisy Charles, Edith Forsyth, Elizabeth Maginnis, Nina Laroussini, Adèle Penrose, Hume, Anita Olivier, Maud Eustis, Belle Harris, Marguerite Maginnis, A. Legendre, Adèle Ford, Elsie Von Meysenburg, Hilda Atkinson, Josie Stokdell, Elsie Bailey, Nell Lawrason, Ruth Bush, Elizabeth Devlin, Margaret Richardson, Emma Grima, Stella Hayward, Alice Nutt, Gladys Fenner, Lucie Claiborne, Lilly Post, Evelyn Parlange, Hattie Waters, Lea Calloway, Adèle Matthews, Erie Waters, Louise Pratt, Myra Walmsley, Mmes Sidney J. White, C. H. Hyams, Jr, Guy Fenner, R. L. Graden, Frank T. Howard, St Denis Villeré, Jos. T. Scott, J. C. LeBourgeois, MM. Jno H. Menge, Jr, R. Jefferson McMillan, Ross E. Breazeale, H. J. Landry, Udolpho Wolfe, Harry D. Forsyth, R. M. Gannon, Henry H. Chaffe, Rufus W. Rogers, Chas G. Wolfe, Sam C. Coleman, Lesseps Story, Caswell P. Ellis, Jr, Dr Frank H. Watson, Emerson A. Dunbar, Stewart A. LeBlanc, Dr Geo. K. Pratt, Jr, C. S. Williams, Tom B. Norton, Sidney J. White, A. J. Solari, H. Tom Cottam, W. E. Turner, Wicks Richardson, Guy Fenner, Gus T. Beauregard, W. J. Bentley, D. M. Kilpatrick, Ashton C. Lawrence, Wm P. Richardson, Clarence Murphy, J. Walton Glenny, Audley M. Post, Chas B. Thorn, E. H. Keep, August Capdevielle, St Denis Villeré, J. Walter Libby, Jules M. Burguieres, Wyatt H. Ingram, Jr, J. Blanc Monroe, John Peter, Dr Jos. T. Scott, D. H. Beckett, J. B. Murphy, Edward J. Gay, Arthur B. Lacour, Clem B. Penrose, J. C. LeBourgeois. Stags : Leigh Carroll, Arthur B. Hunt, Dr Henry Cocram, N. Casey Carroll, R. S. Charles, Jr, W. B. Gillican, Ernest D. Ivy, E. A. McKoy, Bishop C. Perkins, W. C. C. Claiborne, Jr, Frank T. Howard, Chap H. Hyams, Jr. Les chaperons étaient Mmes R. S. Charles, Jr, Cartwright Eustis, Geo. B. Penrose et Wm Clinton Wise, Jr. Les prix pour la partie de cartes à laquelle ont participé Mme Norvin Harris, Mme S. M. D. Clark, M. et Hme R. R. Barrow, M. et Mme Jas. V. Dunbar, M. et Mme Carl A. Andrews, Mlle Watts, M. T. D. Miller, M. et Mme Geo. W. Clay, M. et Mme Al H. Goodin, M. F. B. Williams, ont été gagnés par Mme Carl A. Andrews, Mme Jas V. Dunbar, Mme Norvin Harris, MM. T. D. Miller, R. R. Barrow et J. V. Dunbar.

M. Ernest Jamet fait des invitations pour le mariage de sa fille, Marie Thérèse avec M. Laurence A. Higgins, mercredi le six février, à l'église St-Vincent de Paul.

Une foire au bénéfice de l'église Ste-Marie (Archevêché), aura lieu le dimanche 3 février, de 10 a. m. à 5 p. m., dans la cour de l'école paroissiale attenante à l'église.

M. et Mme V. E. Michel donneront une soirée dansante vendredi le 8 février, pour leurs deux filles, Mlles Bianca et Haydée Michel.

Très brillante soirée, jeudi, chez Mlle Adélaide Grima, avec un programme exquis arrangé par Mlle Camille Gibert, la très sympathique présidente du Cercle Musical, dont les réunions sont de plus en plus recherchées. Le concert a été ouvert par le Chœur de la Charité avec soli par Mlle Marcelle Peyrat et Mme Dupuy Lee Harrison. Puis se sont fait applaudir successivement dans "L'Invocation" de Guy d'Hardelot, Mlle Marie LeBlanc ; "La Vie de Bohême," Puccini, M. William Couret ; "Sombrero," Chaminade, Mlle Adélaide Grima ; solo de piano, Mlle Anita Bouligny ; "Noël," Massenet, Mlle Louise de Lassus ; "Pourquoi je t'aime," Tagliafio, Mlle Camille Gibert ; "J'oublierai," Goublier, Dr Walter Tusson ; "Rose Messagère," Mlle Marcelle Peyrat ; "Mardrigal," de Fiégler, Mme M. Charbonnet ; "Aimer c'est forger sa peine," Barbirolli, Mlle Julia Wogan ; "Peut-être," Saint-Saëns, Mme Dupuy Lee Harrison ; "Bleus," Chaminade, M. Alfred Theard ; "A une Etoile," Choudens, Mlle Aurélie Moréno ; "Novembre," Tvenisot, Mlle Evelyn Meyer ; "Chant Hindou," Rembergh, M. Lionel Ricau ; "L'Invitation au Voyage," Dupau, Mlle Emma Grima, "L'Aubade à la Fiancée," Czibulka, chœur.

Le mariage de M. Frank T. Echezabal avec Mlle Marie Lucie Reboul sera célébré par le Rév. Edwin W. Hunter, mardi le 29 janvier, en présence des parents et amis les plus intimes.

Le bal des Mittens, qui est toujours un des événements de la saison, a eu lieu à l'Athénéum mardi soir et a été au moins aussi beau que ses devanciers. Les costumes des Mittens, de toutes les couleurs du prisme, étaient ravissants, Une coiffure en forme d'arc-en-ciel les complétait. Mlle Georgie Winship, capitaine de l'organisation, portait un costume bleu. Le roi choisi par les jeunes filles était M. C. Wolfe et les ducs MM. Stirling Nott, Ernest Jancke, Dick Leverich, Hugh Krumbaar, Ross Breazeale et Walter Glenny. A minuit les Mittens ont enlevé leurs masques et un beau souper a été servi.

Mme John G. Robin a, donné jeudi, de cinq à sept heures, une réception en l'honneur de ses sœurs, Mlles Emma et Léda Hincks, qui a été une des plus charmantes fêtes de la saison. La maison tout entière était décorée de palmiers, de fougères, d'asparagus et d'une profusion d'oeillets roses Mme J. G. Robin et les jeunes filles recevant avec elle portaient de ravissanses toilettes roses et formaient un croissant idéal à l'entrée du salon, chacune d'elle tenant un beau bouquet d'oeillets roses. Ces jeudes filles étaient Mlles Emma Hincks, Léda Hincks, May Gautier, Janet Craighead, Elbée Roca, Gertrude Monroe, May Norman, Louisa Merilh, Laura Beauregard Larendon et Mary Elsie Murphy. La salle à manger où les décorations étaient ravissantes offrait un coup d'oeil féerique avec les "tea-girls," Mlles Lucy Charbonnet, Alice Taylor, Leita Levy, Emily White, Anita Norman, Laurence Lange, Marie Aldigé, Ethel Posey, Dela Foster de Birmingham, Ala, Lottie Warmouth, de Austin, Texas, circulant autour d'une table somptueusement garnie. Le punch était servi par Mlle Louise Laplace et le tiré glacé par Mlle Olga Roca. Une musique délicieuse fournie par Mlle Eckert se faisait entendre pendant la réception au cours de laquelle Mlle Lucille Randle, de Chicago, a enchanté les assistants avec sa belle voix de mezzo-soprano.

Mme Marshall Wellborn a donné mardi après-midi, une partie de "bridge-whist" dont les prix ont été obtenus par Mmes James B. Bush, George B. Matthews, Jr, J. J. Ganon, E. Fenner, W. C. C. Claiborne, Guy Fenner, Mlles Dent et Mabel Dwyer.

Bon-Bons,
Chocolats
ET CANDIS FRAIS TOUS LES JOURS.
Le Premier Magasin de Candis à la Nouvelle Orléans.
Tuerst & Kraemer
LIMITED
833 Rue du Canal.
Phones Main—121.
Main—2146 L.
8 jan—1an

LES Derniers Voyages de Napoléon.

C'est le titre d'un très curieux ouvrage, *Napoleon's last Voyages*, qui vient de paraître à Londres, chez l'éditeur Fisher Unwin et qui fait sensation. Tout ce qui touche à un génie de l'envergure de Napoléon n'est-il pas passionné ? Le récit de ses deux derniers voyages, celui à l'île d'Elbe et celui de Sainte-Hélène, est d'autant plus intéressant qu'il est fait par deux personnages qui ont accompagné Napoléon, l'ont vu tous les jours dans l'intimité et ont pu ainsi noter tout ce qu'il y eut de caractéristique pendant ces traversées.

Nous extrayons du volume quelques pages qui nous ont paru pouvoir le plus vivement intéresser nos lecteurs.

C'est d'abord l'amiral Sir Thomas Ussher qui parle. Il commande une division navale anglaise dans la Méditerranée et le 24 avril 1814, étant à bord de l'*Undaunted*, il apprend, par les autorités de Marseille, l'abdication de Napoléon à Fontainebleau; il nous décrit, avec une complaisance bien légitime, la réception enthousiaste faite aux Anglais.

Marseille après l'Abdication.

Jamais de ma vie je ne fus témoin d'une scène semblable: mes officiers et moi, à demi-étouffés par les embrassades de jeunes et vieux, fûmes hissés sur leurs épaules et portés vers l'inconnu. Je n'enviai certes pas la situation de mon ami le capitaine Napier, que je voyais amoureusement enlacé par une vieille dame borgne dont il essayait, en vain, de se débarrasser tout en usant des termes les moins courtois de notre idiome. Nous arrivâmes ainsi devant l'Hôtel de Ville, parmi les cris répétés de "Vivent les Anglais !"

A Marseille, sir Thomas Ussher reçoit l'ordre d'accompagner Napoléon à l'île d'Elbe, dont il est désormais le souverain. L'amiral anglais se fait présenter à l'Empereur à Fréjus :

Première entrevue de Napoléon et de Ussher.

Napoléon portait l'uniforme de la Vieille Garde et, comme décoration, l'étoile de la Légion d'Honneur. Il marcha à notre rencontre un livre à la main, dans lequel il jetait de temps à autre un coup d'œil pendant qu'il me questionnait au sujet de l'île d'Elbe et de la traversée à effectuer.

Il nous reçut avec beaucoup de condescendance et de politesse : ses manières étaient pleines de dignité, mais il paraissait ressentir vivement sa chute.

Après m'avoir posé différentes questions au sujet de mon vaisseau, il nous invita à dîner et nous nous retirâmes. Puis je demandai une entrevue avec les envoyés des autres puissances alliées, afin de modeler ma conduite sur la leur par rapport au protocole à observer envers Napoléon lors de son arrivée à bord de l'"Undaunted", car j'étais très désireux de le traiter avec la générosité conforme à l'esprit et aux sentiments des Anglais envers un ennemi vaincu. Les représentants des puissances m'informèrent que leurs instructions étaient précises à ce sujet et que Napoléon était nommé, par le traité de Fontainebleau, Empereur et Souverain de l'île d'Elbe.

Au dîner, les convives étaient le comte Schouvalof, envoyé Russe ; le baron Koller, envoyé Autrichien ; comte Truxos, envoyé Prussien ; notre envoyé, le colonel Campbell; le comte Clam, aide de camp du prince de Schwarzenberg ; le comte Bertrand, Drouot et moi.

L'Empereur ne semblait pas du tout être d'humeur réservée, mais, au contraire, se mêlait librement à la conversation qu'il soutint avec animation.

Fidélité des soldats envers Napoléon.

Je dormis à Fréjus et fus réveillé à quatre heures du matin par deux notables habitants qui venaient me supplier d'embarquer l'Empereur au plus tôt. Ils avaient été avisés que l'armée d'Italie, sous le commandement d'Eugène Beauharnais, était dissoute ; que les soldats rentraient en France par groupes nombreux et qu'ils étaient aussi dévoués que par le passé à leur Empereur.

Ces "gentlemen" avaient donc peur que l'Empereur ne se mît à leur tête. Je répondis que je n'avais rien à faire avec l'embarquement de Napoléon, que c'était affaire aux envoyés des puissances.

Il était, en somme, évident que Napoléon ne se pressait pas de quitter la terre de France et qu'il avait ses raisons pour cela. Les représentants des puissances, en apprenant le retour de l'armée d'Italie, témoignèrent d'une grande inquiétude et me prièrent de faire tous les efforts imaginables pour forcer Napoléon à s'embarquer le jour même.

Et, en effet, Napoléon fut obligé de céder.

Bertrand reçut l'ordre de tenir des voitures prêtes pour sept heures.

Napoléon quitte la France.

J'allai informer l'Empereur à sept heures moins un quart que mon canot l'attendait sur la plage. Je restai seul avec lui dans sa chambre jusqu'à l'arrivée de la voiture.... il marchait de long en large et paraissait absorbé profondément par ses pensées. Dehors le bruit se fit entendre et je dis — je ne sais pas trop pourquoi—que la foule française était la pire de foules : " — Oui, répondit Napoléon, elle est inconstante, une vraie girouette ".

En ce moment, le comte Bertrand vint annoncer que la voiture était avancée. Immédiatement Napoléon prit son épée et dit :

— Allons, capitaine !

Les doubles battants de la porte furent poussés et, sur le perron, nous aperçûmes de nombreuses personnes, des gens comme-il-faut ; les dames étaient en grande toilette et attendaient là pour le voir. Tous étaient parfaitement silencieux, mais ils s'inclinèrent respectueusement sur le passage de l'Empereur qui alla droit à une très jolie jeune femme ; il lui demanda avec courtoisie si elle était mariée, si elle avait des enfants, etc....

Il n'attendit pas la réponse, mais saluant chacun, descendit les marches et sauta dans sa voiture avec Bertrand, Koller et moi.

Sur la plage la scène était extrêmement intéressante : Il faisait une belle nuit de lune, peu de vent ; un régiment de cavalerie était formé en ligne le long de la plage entre les arbres. A l'approche de la voiture, les trompettes sonnèrent, ce qui, avec le hennissement des chevaux et le bruit de la foule venue là pour saluer une dernière fois son chef vaincu, formait pour moi un tableau saisissant.

L'Empereur embrassa le comte Schouvalof, prit mon bras et monta en canot.

Sur le pont de l'"Undaunted" il salua les officiers.... Nous fîmes voile pour l'île d'Elbe.... A quatre heures du matin, comme à l'ordinaire, Napoléon était sur pied et il but une tasse de café très fort.

L'Autriche a peur.

Le vent venant de terre, nous naviguions à proximité de la côte. Napoléon prenait plaisir à examiner la terre avec sa lunette et il nous racontait de nombreuses anecdotes de sa jeunesse. Nous contournâmes un cap escarpé, rocheux, et Napoléon, s'adressant au baron Koller, exprima le désir de descendre à terre pour explorer les récifs, disant qu'une promenade lui ferait du bien. Le baron me souffla à l'oreille de ne pas lui accorder cette promenade. Il le connaissait trop bien pour se fier à lui !

Générosité de Napoléon.

Dès son arrivée à l'île d'Elbe, Napléon fit des projets : il chercha les moyens d'amener de l'eau de source dans la ville, il voulut qu'on lui soumît les plans d'un palais, d'une maison de campagne, d'une maison pour la Princesse Pauline, d'écuries, d'un hôpital, etc., etc.

Il parcourait l'île en tous sens. Le 9 mai, j'accompagnai l'Empereur à Longone, où nous déjeunâmes pendant que le peuple criait : "Vive l'Empereur !"

Au retour, au lieu de prendre le même chemin qu'à l'aller, il se dirigea vers des sentiers de chèvres afin d'examiner la côte. Il chantait à mi-voix des airs italiens, ce qu'il faisait souvent quand il était de bonne humeur et d'esprit calme.

Il exprima son goût pour la musique et nous fit part que notre promenade lui rappelait son passage du Saint-Bernard, ainsi qu'une conversation qu'il eut avec un jeune paysan. "L'homme, nous dit-il, ne savait pas à qui il avait affaire et parla librement du bonheur que devaient ressentir ceux qui possédaient une bonne maison et de beaux troupeaux. Napoléon lui fit énumérer ses souhaits et, plus tard, il fit venir le jeune paysan et lui donna tout ce que celui-ci avait naïvement énuméré."

— Cela m'a coûté soixante mille francs, conclut l'Empereur.

Napoléon juge ses Maréchaux.

L'Empereur considérait Gouvion Saint-Cyr comme un de ses meilleurs soldats. Il disait de Ney que c'était un homme qui vivait sur le feu, qu'il aurait passé par la bouche d'un canon sur un ordre de son Empereur, mais que ce n'était pas un homme de talent ni de bonne éducation. Marmont était un bon soldat, mais un homme faible. Soult était un bon bon soldat et un soldat de talent. Bernadotte avait mal agi en certaine occasion et aurait dû passer en conseil de guerre. Napoléon avait une haute opinion de Junot. Celui-ci se tenait un jour à ses côtés, pendant qu'il écrivait des ordres sur un tambour en plein champ de bataille ; à ce moment un boulet de canon passa labourant la terre près d'eux et Junot fit cette réflexion que le boulet tombait bien à propos, puisque Napoléon avait besoin de sable pour sécher son encre.

Une Boutade de Napoléon.

Après la formation du Gouvernement Provisoire, Napoléon demanda à quelqu'un ce qu'il pensait de sa situation et s'il croyait que lui, Napoléon, pût agir autrement qu'il ne faisait. La personne répondit que non. Alors Napoléon demanda à cette même personne ce qu'elle ferait si elle se trouvait dans sa situation. L'interlocuteur répondit qu'il se ferait sauter la cervelle.

L'Empereur réfléchit un instant :

— Oui, je puis faire cela, mais ceux qui me veulent du bien ne pourraient pas en profiter, et ceux qui me veulent du mal en auraient trop de plaisir.

Sur la route de Saint-Hélène

A un an d'intervalle quelle différence ! Quelle différence dans les conditions et dans le but de la traversée, quelle différence aussi dans la narration du voyage.

En 1814, Napoléon est encore un Souverain traité en Souverain, il part pour l'exil, certes, mais cette terre d'exil sera sa propriété ; il s'y rend sur un bâtiment ennemi, oui, mais cet ennemi est encore courtois, sans cruauté inutile et sans traîtrise. Quant aux récits dont nous donnons aujourd'hui des extraits, combien eux aussi, à un an d'intervalle, diffèrent l'un de l'autre tant par la tenue générale que par la personnalité de leurs auteurs ! En 1814, c'est un amiral, un gentilhomme, qui, grand seigneur généreux, note au jour le jour les péripéties de son voyage avec Napoléon dont il a la garde, dont il admire le génie, dont il se sent presque l'ami. Quoique Anglais et par là presque justifié à avoir des sentiments de triomphe haineux devant l'aigle vaincu, nulle trace de pareille mesquinerie ne se retrouve dans sa narration. Au contraire on la sent loyale : narration de soldat et de gentleman. En 1815, ce n'est plus un amiral qui parle, mais son secrétaire, et qui a toutes les raisons qu'il a, en qualité d'Anglais, de haïr Napoléon a encore celle de sa propre obscurité plus cuisante en face d'un être qui, comme lui, fut obscur à l'origine, mais qui s'éleva aux plus hautes destinées par la puissance de son génie.

Aussi de quelle acrimonie M. Glover ne témoigne-t-il pas envers Napoléon ! Avec quel soin il dit et répète que Napoléon et tout ce qu'il a créé sont effacés de la face du monde : Napoléon n'est plus qu'un simple général et n'a droit qu'aux honneurs dus à ce rang ; les titres que Bonaparte a donné à ses fidèles n'existent plus sur le "Northumberland" et le comte Bertrand est redevenu M. Bertrand, etc., etc.

M. Glover trouve tout naturel la traîtrise par laquelle on amène Napoléon à Sainte-Hélène : il raconte avec complaisance comment en pleine mer on transborde l'Empereur du "Bellérophon, qui devait le débarquer en Angleterre, sur le "Northumberland," vieux vaisseau manquant du confort le plus élémentaire, et si exigu qu'un tiers seulement des personnes qui accompagnaient l'Aigle captif sont autorisées à continuer sur Sainte-Hélène. Les fidèles pleurent en se séparant de leur Empereur, un noble Polonais va jusqu'à supplier de l'embaucher comme valet pour ne pas le quitter et M. Glover ricane : il traite d'abjecte obséquiosité ces sublimes dévouements.

Sur le "Northumberland," Napoléon n'a qu'une chambre à coucher et le jour où il fait mine de s'installer au salon, on lui fait durement sentir que ce salon est à tout le monde et qu'il n'y a aucun droit exclusif.

Un jour, qu'impatienté par les longues beuveries d'après-dîner, Napoléon a réclamé son café et s'est levé de table avant les autres, M. Glover nous fait part de son indignation : Il est monté sur le pont, dit-il, et je n'étais pas encore servi !"

Voici le récit d'un dîner à bord:

Un Dîner sur le Northumberland

A présent, nous sommes au mess : le contre-amiral Sir George Cockburn ; C. B. H. Ross, capitaine du "Northumberland ;" M. J. R. Glover, secrétaire de Sir G. Cockburn ; Sir George R. Bingham; général Bonaparte ; maréchal Bertrand ; major général de Montholon et Gourgaud ; le comte de Las-Cases et Mmes Bertrand et de Montholon. A six heures de l'après-midi, on annonça le dîner... Le général Bonaparte mangea de tous les plats, faisant usage de ses doigts plutôt que de sa fourchette ; il sembla préférer les plats lourds et compliqués aux plats simples et il ne goûta seulement pas aux légumes. Il ne but que du Bordeaux ; il s'en versa abondamment dans une grande coupe et il garda la bouteille de vin devant lui tout le temps que dura le repas. Après le dîner, il but un verre de noyau et une tasse de café.

Après le repas, nous jouâmes au "vingt-un." Si quelque témoin, ignorant des événements qui viennent de se dérouler, se trouvait en présence du groupe de joueurs, il ne pourrait certes pas deviner que ce groupe se composait d'un Empereur déchu, d'un maréchal déchu, de deux généraux déchus, d'un ex-comte, de deux ex-comtesses, d'un amiral anglais, gardien du déchu....

Avec quelle joie féroce M. Glover répète ce mot de déchu ; il le manie comme un fouet ; on sent que sa plume en écrivant ce mot si souvent devait déchirer le papier comme on fait une blessure. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que Napoléon, lui si fin connaisseur en hommes, ait deviné cet état d'âme chez ses geôliers et qu'il ait été attentif à ce qu'on ne lui manquât pas de respect. M. Glover nous conte, plein de morgue, un petit incident de route :

Les égards dus à Napoléon

Bonaparte ne resta que peu de temps à table et monta sur le pont où il se mit à marcher ; il avait enlevé son chapeau et il observa d'un air sévère et renfrogné si les officiers anglais restaient découverts. Cependant l'amiral, après avoir salué le pont, se couvrit et les officiers firent de même, de sorte qu'aucune tête britannique ne demeura découverte, ce qui parut vivement piquer Bonaparte, qui se retira presqu'aussitôt dans sa cabine. Sa suite est presque constamment tête nue devant lui et guette le moindre de ses mouvements avec une attention obséquieuse. Ses co-détenus le traitent encore toujours de "Sire" et de "Majesté."

Mais si, politiquement, l'Empereur n'existe plus, il vit toujours dans l'esprit et la curiosité des hommes : sur eux les décrets et les ordres, les plus sévères sont impuissants et M. Glover observe qu'il est extrêmement difficile de détourner l'attention et d'étouffer le respect qu'on témoigne à Napoléon. La curiosité que le moindre de ses actes éveille chez les hommes et même chez les officiers du bord se manifeste à tout moment. M. Glover répète à satiété que le "Général Bonaparte" est gai, enjoué presque, et jouit d'un appétit formidable, mais que de souffrances a dû cacher ce masque souriant ! Un des blessures les plus cuisantes a certainement été l'abandon de cette Marie-Louise, dont il avait fait la femme la plus enviée de l'Europe.

Dans une de ses lettres, Marie-Louise raconte ingénuement à son mari l'anecdote suivante :

La Reine de Naples et Marie-Louise

A Vienne, la Reine de Naples s'était beaucoup occupée du fils de Napoléon et, au courant d'une conversation avec Marie-Louise, la Reine lui avait demandé pourquoi elle n'avait pas suivi son époux. Marie-Louise répondit qu'elle avait vivement désiré le faire, mais que son père et sa mère ne le lui avaient pas permis. Alors la Reine de Naples demanda à Marie-Louise si elle aimait vraiment son mari et l'ex-impératrice ayant répondu par l'affirmative, la Reine répliqua :

—Mon enfant, lorsqu'on a le bonheur d'être mariée à un homme pareil, les papas et les mamans ne devraient pas pouvoir vous empêcher de le rejoindre—d'autant plus qu'il y a des fenêtres et des draps pas trop pour favoriser une fuite.

La Reine de Naples avait raison ; seulement, en parlant de la sorte, elle admettait la véracité des paroles de Marie-Louise ayant trait à son attachement pour Napoléon—mais l'histoire est là pour nous apprendre le contraire.

M. Glover termine son récit par une description de Sainte-Hélène, d'après laquelle on voit ce que dut être la captivité du plus génial des hommes.

Rien n'était préparé pour recevoir Napoléon, il passa la première nuit dans une auberge et ensuite jusqu'à ce que Longwood fut en état de le recevoir, il logea chez de braves Anglais dont les jeunes filles étaient d'humeur enjouée : elles tapaient Napoléon sur l'épaule et l'appelaient—familiarité charmante—Boney !

Un heureux joueur.

Monte Carlo, 26 janvier—M. Henneberg, un polonais, qui l'an dernier a causé une sensation dans les cercles de jeu de Monte Carlo en gagnant 5,000,000 de francs en quelques jours, est de retour ici et semble poursuivi par la même heureuse veine. Jeudi soir, dans une heure, il a gagné 200,000 francs à une des tables de roulette.

DEMANDEZ TOUJOURS LE
HOSTETTER
et vous choisirez le meilleur et plus sûr médicament qui ait jamais été composé pour les maladies d'Estomac, de Foie, de Reins, d'Intestins, et un remède qui a été recommandé par des milliers de personnes malades.
HOSTETTER'S STOMACH BITTERS
mérite bien une épreuve loyale dans les cas de Déperdition d'Appétit, Gastralgie, Aigreurs, Dyspepsie, Indigestion, Maux de Tête, Refroidissements ou Fièvre Malarie.

MORT DE

Mme Eugène Ducatel.

Une à une, elles s'effacent comme les ombres d'un tableau sous l'action dissolvante du temps, ces intéressantes figures que nous a léguées le Passé et qui sont mêlées à notre existence pour notre plus grand bonheur.

Et quand disparaît une de ces figures, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse ; on sent que c'est une partie de son être qui se désagrège, on sent aussi que la société perd une de ses forces.

C'est une de ces figures qui viennent non de rentrer dans le néant, puisque pour le croyant la mort n'est qu'un mot, que le terme d'un exil, mais de quitter un milieu où elle rayonnait, où elle avait ses autels et où son souvenir vivra toujours.

Hier matin, un peu après dix heures, est morte à l'âge très avancé de quatre vingt deux ans, Madame Vve Eugène Ducatel, mort qui causera bien des regrets en ville et met en deuil une famille nombreuse, famille qui compte des amitiés dans toutes les classes de la société et qu'entoure l'estime générale.

Madame Ducatel n'a succombé à aucun mal organique ; la vie s'est retirée tranquillement, sans secousses de son corps qui s'était laissé envahir par la fatigue : la journée avait été longue pour elle, et surtout bien remplie.

Il est regrettable de ne pouvoir dans quelques lignes rendre qu'un incomplet hommage aux vertus d'une créature comme celle qui vient de se coucher dans le repos du soir, d'une créature dont la vie fut un poème de religion, d'amour, de dévouement.

L'excellente femme connut toutes les joies, toutes les fiertés ; et sa première joie fut celle d'une naissance heureuse : elle y goûta la large et claire chaleur du foyer flambant, le hochet d'ivoire aux grelots d'argent, l'éblouissement des rubans, tout ce qui fait le paradis des enfants. Jeune fille, elle eut de beaux succès dans le monde ; elle y rayonna par la beauté, par la grâce et l'intelligence ; et quand vint l'heure grise, l'heure crépusculaire, indécise où il ne fait plus jour et pas encore nuit, elle vécut dans un milieu charmant, entourée d'amour et de tendresse.

La première douleur de Mme Ducatel fut celle que lui causa la mort de son époux, et plus tard bien des tombes se creusèrent autour d'elle : elle recueillit le dernier souffle de cinq sœurs et de deux frères.

Mais ce cœur si souvent blessé, déchiré ne perdit pas ses forces affectives : la bonne, l'incomparable "*Tante A*" comme l'appelaient les neveux et les nièces sous le toit desquels elle était allée vivre éprouvait un ineffable bonheur à regarder grandir, prospérer à ses côtés ceux dont la pensée emplissait son âme : délicieuse floraison qui était pour elle comme un bouquet dont le parfum vivifiait les forces de son être.

Elle demeurait chez sa sœur, Madame Paul Emile Théard, depuis l'an 1869. C'est là que sa vieillesse fut si heureusement entourée, qu'elle savoura largement les jouissances de la famille, qu'elle aima la vie ; qu'elle s'y rattacha comme à un premier paradis ; c'est là qu'elle eut toutes les fiertés, celle entr'autres de voir ses nièces briller dans le monde, ses neveux arriver aux plus hauts sommets de la magistrature et des professions libérales qu'ils avaient embrassées ; c'est là enfin que sa tendresse, son dévouement s'exercèrent intensivement.

Mme Ducatel s'en est allée munie des consolations de la religion ; elle a eu également la suprême consolation de remercier dans une dernière bénédiction tous les parents chers qui l'avaient tant aimée, qui par leurs délicates, leurs prévenantes attentions, avaient ensoleillé sa dernière étape ici-bas.

La douce vieille était une force dans cette demeure de la famille Théard, si gaie, si pleine de bruit hier encore, si morne, si désolée aujourd'hui.

Ils étaient quatre dans cette demeure vivant dans la plus douce intimité ; et aujourd'hui qu'est décomplété cet intérieur charmant, ceux qui y restent trouveront un adoucissement à leur mélancolique fierté en se rappelant qu'ils ont invariablement, pieusement rempli le plus noble, le plus haut des devoirs, et que leur fidélité, leur dévouement filial furent irréprochables.

A cette famille distinguée, la famille Théard, cet hommage est dû, et en le lui envoyant, nous y joignons l'expression de notre sympathie profondément émue.

La tour Eiffel station télégraphique.

Paris, 26 janvier —Le poste de télégraphie sans fil installé au sommet de la Tour Eiffel, fonctionne admirablement.

De nombreuses dépêches ont été échangées ces jours derniers entre Bizerte, Tunisie, et Paris.